

# Ernesto "Tito" Puentes Haut les cuivres!

Figure emblématique de la musique cubaine, le trompettiste et chef d'orchestre Ernesto "Tito" Puentes vit en France depuis les années cinquante. Accompagné sur scène par d'impressionnantes sections de cuivre, il sera le 23 mars à Châtenay-Malabry et a accepté de revenir pour nous sur son parcours et l'actuel engouement du public pour la salsa.



### Que représentait alors la musique cubaine en France ?

Dans les années cinquante, elle tenait à Paris une place beaucoup plus importante qu'aujourd'hui. On l'écoutait partout et elle rivalisait avec la variété française, le jazz, le tango et la musique brésilienne. A l'époque, on ne parlait pas de salsa, mais de musiques typiques cubaines : rumba, mambo, cha-cha-cha... On n'avait pas encore tout regroupé sous un seul mot. Moi, aujourd'hui encore, je préfère dire que je joue de la musique afro-cubaine, car c'est un genre d'une immense variété rythmique, enraciné à la fois dans la passé et dans le présent. D'ailleurs, rien qu'à Cuba, il y a différents types de musiques suivant la région : moi par exemple, je suis originaire de l'Oriente, près de Santiago de Cuba, la région du "son", le courant le plus puissant de la musique cubaine...

### Comment analysez-vous l'engouement actuel pour la salsa, vous qui avez connu les grandes heures du "Paris Latino" ?

C'est une chance. On avait mis les anciens, ceux qui apparaissent dans *Buenavista Social Club* (1), trop vite de côté. La musique cubaine a d'autre part été une victime indirecte de la politique, au point que l'on gommait son appartenance à Cuba en ne parlant plus que de salsa. A l'arrivée, ce sont les artistes qui ont payé. Le phénomène que nous connaissons actuellement est donc un juste retour des choses, c'est un peu une piqûre de rappel, mais la ferveur est encore loin d'atteindre celle des années cinquante. Cela dit, la nouvelle génération de musiciens cubains est prometteuse : ils ont su remettre au goût du jour certaines figures rythmiques, les actualiser et c'est bien que certains

**Comment êtes-vous arrivé en Europe ?**  
J'ai deux dates qu'il m'est impossible d'oublier : le 14 décembre 1952, jour de mon départ de Cuba tout d'abord. J'allais à Madrid pour rejoindre un orchestre formé là-bas par des musiciens cubains. J'ai ensuite tourné un

peu dans d'autres pays, notamment au Proche-Orient, puis je suis venu à Paris, car on m'avait dit que j'y trouverais du travail. C'était le 28 novembre 1953 et je devais rester seulement trois mois. Je m'y suis finalement installé.

d'entre eux réussissent à nouveau à s'exporter.

### Avec quelle formation êtes-vous sur scène aujourd'hui ?

Je suis accompagné de vingt musiciens, certains disent que nous sommes beaucoup, mais notre effectif ne représente qu'un quart de celui d'un orchestre symphonique ! Plus sérieusement, je me suis aperçu qu'il était plus facile pour moi de faire sonner des sections de treize ou quatorze cuivres, qu'une formation beaucoup plus réduite. Et puis, cela nous donne l'avantage d'être hors compétition, car les orchestres comme le nôtre, avec une vingtaine de musiciens, ne courent pas les rues. A mes côtés sur scène j'ai des Cubains, des Colombiens, des Vénézuéliens et quelques



Français : l'effet sur le public est garanti. Il y a les gens qui viennent là pour danser, et les autres simplement pour voir et écouter. Ceux-là sont la plupart du temps ravis à leurs sièges car, sur scène, ça part de tous les côtés. D'ailleurs, on vient souvent me demander après un concert comment nous faisons pour jouer si vite et avec une telle facilité. A quoi je réponds toujours qu'il n'y a pas de secret, que rien n'est simple, et que seul le travail en répétition permet d'avoir des résultats sur scène...

Propos recueillis par Pascal Leroy

(1) Film de Wim Wenders sorti en 1998 et retraçant les retrouvailles sur scène de quelques anciennes gloires de la musique cubaine, réunies par le guitariste Ry Cooder : Compay Segundo, Ibrahim Ferrer, Ruben Gonzalez, Omara Portuondo...

## A Colombes et Chaville Maxime Le Forestier c'est dans les vieux pots...



### rendez-vous

Le jeudi  
28 mars à  
20h30 à la  
salle des fêtes  
de Colombes  
et le mercredi  
27 mars à  
20h30 à  
l'Atrium de  
Chaville.

Il a chanté *Fontenay-aux-Roses* mais c'est à Gennevilliers que Maxime Le Forestier fera son retour dans *Chorus*. Jamais aussi bon que lorsqu'il œuvre dans le simple, l'ancien barde post-soixante-huitard s'est d'abord refait la cerise en surfant sur la vague *world music* avec *Né quelque part* et ses chœurs zoulous, puis le mauricien *Ambalaba*. C'était il y a plus de dix ans. On prenait alors conscience après coup que notre James Taylor à nous, né en 1949, revenait d'un long oubli. Depuis, le Fox s'est doucement réinstallé à l'avant-scène, gentil dinosaure d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. Celle de *Parachutiste* et *Entre quatorze quarante ans*. Des *protest-songs* comme on disait alors. Les MJC étaient pleines de colliers de barbe et de baise-en-ville. Et on pouvait conspuer en cœur Pinochet et Ponia. Toute une époque...

Nonchalant comme un iguane, cool, bien campé dans son personnage de vieux baba roots, l'homme s'est bonifié avec les ans et se déguste désormais hors d'âge comme le porto. Outre un nouvel album en 2000, *l'Echo des étoiles*, et, plus récemment, une compilation (on échappe pour l'instant au coffret sarcophage!), il a réussi à exhumer Brassens du musée, sortant de l'imitation servile des épigones casseurs de pipe en bois. Sur scène, c'est un régal. Et ses propres titres ne dépareillent pas le répertoire. Comme disait ma grand-mère, c'est dans les vieux pots...

Rafaël Mathieu